

médecins assuraient que tout espoir était perdu, et lui rendit subitement la santé complète au jour désigné.

Dans une série de quinze apparitions, en l'honneur des quinze mystères du Saint Rosaire, et qui se succédèrent, à intervalles inégaux, du 14 février au 8 décembre, la Sainte Vierge annonça que la France souffrirait encore. Elle disait : « *Qu'ils prient et qu'ils aient confiance en moi. Je suis maîtresse de mon Fils. Ses trésors sont ouverts. Elle révélait en même temps le scapulaire du Sacré-Cœur et ajoutait : « J'aime cette dévotion. C'est ici que je serai honorée. »*

Après une enquête canonique, Mgr de la Tour d'Auvergne institua la Confrérie du Sacré-Cœur, enrichie d'indulgences et érigée en Archiconfrérie par Léon XIII, le 8 mai 1894. Cette Archiconfrérie a pour organe le *Bulletin mensuel* de Notre-Dame de Pellevoisin, publié avec l'approbation de Monseigneur l'Archevêque de Bourges.

Le scapulaire est aujourd'hui porté par deux cent cinquante mille associés répandus dans l'univers et parmi lesquels on compte plusieurs cardinaux, des évêques et des prélats. C'est le complément, et comme la marque sensible de la dévotion au Sacré-Cœur, demandée par Notre-Seigneur Jésus-Christ, à Paray-le-Monial.

Le Souverain Pontife a installé la statue de Notre-Dame de Pellevoisin dans sa ville natale, à Carpineto. La Vierge toute miséricordieuse rayonne aussi sur un des autels de la basilique de Montmartre. Mgr Boyer l'a établie dans la chapelle de son grand séminaire, à Bourges. Elle est vénérée dans une île de l'archipel, en Océanie. A Lyon, dans l'église de St-Eucher, elle possède un gracieux sanctuaire, qui lui a été dédié, et qui a été béni par le Primat des Gaules, en 1893.

Au mois de septembre, à l'anniversaire des principales apparitions, Pellevoisin reçoit des pèlerinages de Paris, de Nantes, d'Orléans, de Blois, de Bourges. En 1894, il y avait, le 9 septembre, sept mille personnes agenouillées devant la chapelle de la Vierge miséricordieuse.

Le Meneur

Qui es-tu, toi, l'habit râpé? Tu n'as pas la mine avenante, et je ne peux pas deviner ton état. — Je suis l'ami des ouvriers. — Dans quel atelier travailles-tu? — Dans aucun. Je suis l'ami des soldats. — Dans quel régiment as-tu servi? — Dans aucun. Je suis l'ami des paysans. — Dans quel village es-tu né? — Dans aucun. Je suis l'ami des pauvres. — Dans quel hôpital vas-tu les soigner? — Dans aucun. Je suis l'ami du peuple.

— Qu'as-tu fait pour le peuple? — J'ai fait des articles de journaux, j'ai organisé des banquets, j'ai fondé des clubs, et j'y ai prononcé des discours; j'ai dirigé la construction des barricades et j'y ai placé des gens pour les défendre. — Pourquoi ne les as-tu pas défendues toi-même? — Ma vie est trop utile au peuple; je ne l'expose pas. C'est moi qui enseigne au peuple ses droits et ses devoirs.

— Quels sont ses devoirs? — D'être le maître. Le peuple doit abattre l'autorité, renverser la religion, supprimer la propriété, bouleverser enfin de fond en comble la société actuelle, afin d'en établir une autre, où il sera parfaitement heureux, puisque moi, son ami, j'y tiendrai le premier rang. Je n'ai ni enfants, ni famille, je ne tiens à rien, je ne crois à rien, je ne crains

rien. Je ne veux me donner aucune peine, je ne veux me soumettre à aucun devoir, et cependant je veux être puissant et riche. Adieu, je vais déposer dans l'urne le bulletin rouge où j'ai écrit mon nom.

L. VEUILLOT (1849).

LES MONUMENTS RELIGIEUX DU DIOCESE

Une visite à Notre-Dame d'Avioth en 1786

Dans la remarquable collection de manuscrits que possède la bibliothèque de Luxembourg et qui a été cataloguée et décrite avec autant d'érudition que de soin par M. van Werveke, professeur à l'Athénée et conservateur du Musée archéologique, le n° 240, qui se partage en bon nombre de tomes, porte ce titre : *Voyages littéraires, fidèles et curieux, faits et exposés par Pierre-Alexandre-Cyprien Merjai.*

L'auteur se fait lui-même connaître. Je suis né, dit-il à Luxembourg, le 2 du mois de février de l'année 1760. Son père, étant avocat de la célèbre abbaye d'Orval, l'y mena en 1775. D'ailleurs il avait là un parent dans la personne du prier, dom Louis Merjai. Dès ce moment, en voyant les anciens édifices de l'abbaye et les nouvelles constructions qui s'y faisaient, il conçut un goût passionné pour l'étude des antiquités et en particulier de l'art gothique. Tels sont les détails biographiques qu'il nous donne dans un avant-propos, au tome 2.

Au tome 17, fol. 1452, nous trouvons ce titre particulier : *Voyages faits vers la fin de l'année 1786 par P. Alex. Cyp. Merjai, comme bachelier en droits de l'université de Louvain en Brabant. Dédiés à son ami.*

Il apprend à son « cher ami » avec quelle joie il a quitté la « célèbre université », où il était demeuré trois ans sans revenir à Luxembourg. Il était parti de Louvain le 16 septembre, emportant son titre de bachelier. Il nous raconte comment il a passé le dimanche à Bruxelles et assisté à la messe à Sainte-Gudule, et nous décrit les curiosités qu'il a remarquées à Waterloo, Namur, Marche et Arlon.

Pendant qu'il jouissait du repos des vacances à Luxembourg, le frère convers Abraham Gilson, fameux par les peintures dont il orna l'abbaye d'Orval, vint voir leur avocat et emmena le nouveau bachelier avec lui à son retour. C'est ainsi que Merjai a l'occasion de nous décrire le monastère de Clairefontaine et surtout l'abbaye d'Orval. Vient ensuite sa visite à Notre-Dame d'Avioth. Nous reproduisons textuellement cette partie de son récit, qui commence au tome 18, fol. 1500.

De façon que pendant mon séjour à Orval, où je passai mon temps avec tout l'agrément possible, qu'il arriva qu'un jour en prenant une tasse de café avec le frère Abraham Gilson, que nous parlâmes d'une église curieuse qui se trouve non loin de notre abbaye, laquelle est appelée N.-D. d'Avioth. Sur notre discours où je parus curieux de la voir que mon bon frère en fit la proposition à M. l'abbé, qui nous donna le lendemain sa chaise pour nous mener à Avioth et cela pour satisfaire ma curiosité que j'avais pour les choses anciennes.

De N.-D. d'Avioth

Ainsi nous partîmes le 20 octobre le matin pour Avioth qui est éloigné de l'abbaye d'Orval de deux lieues et demie. Avioth ou Aviotte ou Aviot est situé entre notre abbaye et Montmédy, qui non seulement est remarquable par son église, mais qui est un grand village qui a l'air d'une bourgade dont la situation est assez agréable. Aussitôt que nous y fûmes arrivés nous bûmes une bouteille de vin et puis nous allâmes voir ce magnifique temple qui est placé au centre de cette bourgade. C'est le morceau le plus beau que j'ai vu dans le genre gothique pour le fini de l'ouvrage et pour le parfait de l'ensemble, et en voici une fidèle relation.

Sa structure et son plan est celle d'une croix ornée de deux portails, dont le principal est celui qui est pratiqué dans la grande entrée pour la grande nef. Il est orné de deux tours carrées qui offrent quatre vitrages en admettant entre elles une magnifique rose qui éclaire le fond de la grande nef. Cette rose ou vitrage rond est décoré d'un balcon gothique qui couvre les deux portes d'entrée. Dans l'épaisseur se trouve (*sic*) des statues pédestres qui font encore apprécier sa richesse et celle de son beau temple qui en dépend. Ces statues dont la première à gauche est perdue sont Eve, Adam, Jésus-Christ. Au milieu des portes la sainte Vierge ; à droite Abraham, Moïse et deux femmes. La voûte qui est pointue est encore ornée d'une grande quantité de figures qui sont partagées en quatre rangs dont le 1^{er} en contient 18, le second également 18, le 3^e 16 et le 4^e 14. Au haut se voit le Père éternel, qui est accompagné de quatre Anges qui sont vêtus de tuniques avec des trompettes ; je n'ai jamais vu rien de si parfait ni de si délicat.

Le deuxième portail est bien aussi beau que celui que je viens de décrire qui passe donc pour le grand. Il est à votre droite formant aussi deux portes où se trouve la place de douze niches où étaient les douze apôtres desquels il ne reste plus qu'à gauche saint Pierre et à droite saint André et saint Paul. On y voit aussi le Sauveur au milieu des deux portes, qui préside sans doute à ses disciples. Les figures qui sont dans la voûte sont ici de six rangs : le 1^{er} est de 14, les deux suivants de 12, les deux autres de 10 et le dernier de 16. Au haut des portes se trouve (*sic*) alors des bas-reliefs qui représentent les sujets suivants :

N^o 1. Le couronnement de la sainte Vierge ;

N^o 2. La fuite en Egypte ;

N^o 3. Le massacre des Innocents ;

N^o 4. L'adoration des Rois ;

N^o 5. L'Annonciation de la Vierge ;

N^o 6. La Mort de la sainte Vierge.

Quant à l'intérieur de ce temple il est soutenu par six pilastres d'où s'élève la grande nef qui est d'une élégance admirable. Quant à la croix elle correspond à la délicatesse des autres voûtes, ayant sa branche droite qui sert de chapelle au sépulchre du Sauveur. Le chœur qui est éclairé par sept vitrages est soutenu par quatre pilastres et par quatre colonnes, en admettant dans son enceinte des chapelles comme dans les grandes églises. Telles sont les collégiales de St-Pierre de Louvain et de Notre-Dame de Malines, dont je vous ai parlé en temps et lieu.

Une de ces chapelles est remarquable par un tombeau très antique en pierre qui s'y trouve, où sont gravés quelques caractères que je n'ai pu déchiffrer, à cause qu'ils sont la plus part minés par le temps. La figure d'une vénérable matrone s'y voit sculptée et couchée, mais on m'a dit que c'était le tombeau d'une dame de Breux, assurément bienfaitrice de cette église (1).

Dans le chœur rien de curieux s'y (*sic*) trouve que la tombe sépulchrale de trois enfants de Messire Jean d'Allamont seigneur de Malandry baron de Bussy et de dame Agnès de Mérodes de Waroux, qui sont aussi les auteurs des jours de Messire Jean d'Allamont, né à Montmédy le 19 du mois d'octobre 1626, mort comme le plus vaillant héros de son siècle, le 4 du mois d'août 1657, d'une blessure qu'il reçut pour l'amour et le bien de sa patrie, en se battant contre Louis le Grand, roi de France, qui assiégeait alors Montmédy, dont notre illustre capitaine en était le fidèle gouverneur. Ce héros décoré de toutes les vertus avait même été chéri et aimé de son ennemi et avait été le confident du roi d'Espagne son maître qui l'avait décoré de l'ordre de St-Jacques et qui lui avait confié la défense de son berceau. Ce capitaine gouverneur était âgé de 30 ans 9 mois et 15 jours quand la mort lui ouvrit son tombeau sur lequel on y (*sic*) grava cette épitaphe (2) :

Passant, ne verse plus de larmes

Sur ce corps couvert de lauriers,

Que tu vois arrosé du beau sang des guerriers

Qui sont tombés dessous ses armes.

Admire d'Allamont et bénis son bonheur,

(1) Le village de Breux se trouve près de là avec les débris d'un vieux château. Le château de Breux pouvait être florissant en 1281, car c'était une maison noble en ces temps. (Note de Merjai).

(2) Jean d'Allamont, comme Jean V du nom, était donc fils aîné de Jean IV sire de Malandry et baron de Bussy, né d'Agnès de Mérodes de Waroux, lequel avait un oncle nommé Antoine II d'Allamont, qui avec son père florissaient en 1515 et qui étaient des Etats de Luxembourg. (Note de Merjai).

Puisqu'il est mort au lit d'honneur
 Dans le sein charmant de la gloire
 Et que par sa valeur ce mort a remporté
 Dessus la Parque la victoire
 Pour vivre en l'éternité.

Ce héros avait un frère nommé Eugène Abert d'Allamont, baron de Bussy, qui se voua à l'Église et fut le V^e évêque de Ruremonde, duquel évêché il passa en 1666 à celui de Gand comme le IX^e. Ce prélat qui avait été chanoine de Liège mourut à Madrid le 28 août 1673 âgé de 64 ans et non le 6 avril 1670 comme quelques-uns l'ont cru et écrit.

Mais pour revenir à l'église d'Avioth, je crois qu'elle a été bâtie par Jean l'Aveugle, roi de Bohême et comte de Luxembourg. Cela se peut, car à la voûte on y voit des agneaux comme le roi Jean de France les portait sur ses monnaies en or.

Près du second portail sur le cimetière se trouve une chapelle pyramidale, ouvrage unique dans son genre où se trouve une Vierge dite miraculeuse.

Ainsi quand nous eûmes admiré la belle église d'Avioth nous allâmes déjeuner chez un chapellain de cette église que le frère Abraham connaissait, car outre le curé il y a encore plusieurs autres chapellains attachés à cette église qui forment ensemble comme une petite collégiale. Ainsi quand nous eûmes déjeuné nous quittâmes ce lieu de dévotion pour retourner à Orval, duquel voyage je fus des plus satisfaits.

Seigneur Jésus ! comme vous transfigurez la douleur et la mort ! Comme vous consolez tendrement, suavement, ceux qui sont à vous ! Vivre ou mourir, qu'importe ? pourvu que nous soyons toujours appuyés sur votre cœur !

Lettres de Marie Jenna

J'aime cette naïveté de saint Pierre qui ne songe qu'à rester où l'on est bien. Hélas ! que nous en ferions autant volontiers ! Mais quelques minutes après, il descendait la montagne, et c'est toujours ainsi depuis ce temps-là. Ce serait triste, s'il n'y avait que celle-là ; mais il y a aussi le mont des Oliviers, et de celui-ci on ne descend pas.

Lettres de Marie Jenna

L'Éditeur-Gérant, Ch. LAURENT.

Verdun, imp. Ch. Laurent, 14, quai de la République.

SOMMAIRE

Samedi 21 Août 1895

SAINT LOUIS ET LES ORDRES RELIGIEUX. — CHRONIQUE DIOCÉSAIN : *Pèlerinage de Notre-Dame d'Avioth, Pèlerinage meusien à Lourdes, Œuvre nationale de Jeanne d'Arc à Vaucoleurs, Anniversaire de Sidi-Brahim, Le discours de M. Alir à l'École Fénelon de Bar-le-Duc, Bénédiction d'une chapelle domestique à la ferme du Haut-Bois à Fains, Henri Chapu et le Chemin de Croix de Benoîte-Vaux.* — CHRONIQUE GÉNÉRALE : *Rome ; France, 23^e assemblée des catholiques du Nord, Le pèlerinage de Lourdes, Auch ; Étranger, Suisse.* — *L'Archiconfrérie de Notre-Dame des Enfants.* — *Œuvres posthumes de Mgr Le Courtier.* — *XIV^e Centenaire du baptême de Clovis et de la France.* — *Après le baccalauréat.*

Saint Louis et les ordres religieux

Parmi les peintures murales qui décorent le transept gauche du Panthéon, à côté de celles qui représentent ce qu'on pourrait appeler les grandes œuvres de Louis IX, il en est une qui nous montre l'éducation du jeune monarque. Blanche de Castille, assise sur un trône, indique du doigt à son fils un livre ouvert sur un pupitre, quelque missel sans doute où l'enfant puise les premiers germes de cette foi et de cette piété qui le préparaient à devenir « un grand saint entre les rois, et un grand roi entre les saints, » suivant l'expression de saint François de Sales. Près de lui sont deux moines que l'on reconnaît pour des dominicains à leur robe blanche et à leur scapulaire. L'un d'eux donne des explications au royal élève ; l'autre le regarde avec un air d'austère affection, comme s'il avait conscience de ses destinées futures.

Élevé par de saints religieux, Louis IX conserva pour eux toute sa vie les sentiments de la plus grande estime et de la plus sincère affection. Saint Bonaventure et saint Thomas d'Aquin venaient souvent s'asseoir à sa table frugale. Qui ne sait le trait suivant de la vie du docteur angélique ? Thomas, se tenant près du roi, y était distrait et rêveur, et y poursuivait encore mentalement le fil de ses arguments théologiques. Un jour, ébraulant d'un grand coup de poing la table royale, il s'écria : « En voici un décisif contre les Manichéens. » Le roi ne fit qu'en sourire, et, sur l'heure, une plume fut apportée pour ne pas laisser perdre l'argument irréfutable.

Dans la société des religieux il avait contracté un caractère